



**HAL**  
open science

## Sépultures cardinalices et mémoire communautaire

Haude Morvan

► **To cite this version:**

Haude Morvan. Sépultures cardinalices et mémoire communautaire. La muerte de los príncipes en la Edad media. Balance y perspectivas historiográficas, F. Miranda-García, M.T. López de Guereño Sanz (dir.), 2020. hal-03122622

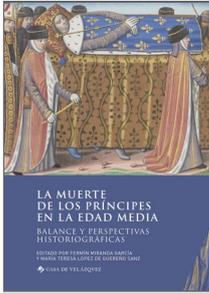
**HAL Id: hal-03122622**

**<https://hal.science/hal-03122622>**

Submitted on 27 Jan 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Fermín Miranda García y María Teresa López de Guereño Sanz (dir.)

## La muerte de los príncipes en la Edad Media Balance y perspectivas historiográficas

Casa de Velázquez

---

CONTREPOINT

# Sépultures cardinalices et mémoire communautaire

Haude Morvan

---

Éditeur : Casa de Velázquez  
Lieu d'édition : Madrid  
Année d'édition : 2020  
Date de mise en ligne : 30 novembre 2020  
Collection : Collection de la Casa de Velázquez  
ISBN électronique : 9788490962589



<http://books.openedition.org>

### Édition imprimée

Date de publication : 12 novembre 2020

Ce document vous est offert par Casa de Velázquez



### Référence électronique

MORVAN, Haude. *Sépultures cardinalices et mémoire communautaire* In : *La muerte de los príncipes en la Edad Media : Balance y perspectivas historiográficas* [en ligne]. Madrid : Casa de Velázquez, 2020 (généré le 03 décembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cvz/22997>>. ISBN : 9788490962589.

---

CONTREPOINT

## SÉPULTURES CARDINALICES ET MÉMOIRE COMMUNAUTAIRE

Haude Morvan

*Université Bordeaux-Montaigne*

Au Moyen Âge, les rites de funérailles des princes laïques ainsi que les textes et les monuments funéraires qui en fixent le souvenir tissent un discours signifiant sur un lignage, bien plus que sur un individu. Cette identité collective est également manifeste dans les rites, les monuments et les mises en scène littéraires qui entourent la mort des princes d'Église. Le propos est néanmoins complexifié par la pluralité des appartenances : les prélats peuvent certes faire partie d'une grande famille, mais ils échappent à la continuation directe du lignage et aux alliances matrimoniales ; leur mémoire peut éventuellement appartenir à une famille régulière, lorsqu'ils sont membres d'un ordre, et, également, à une « nation ».

La présente contribution propose quelques réflexions sur les processus de construction mémorielle autour des prélats au sein de ces trois « familles » (le lignage, l'ordre, la nation), à partir de textes et de monuments funéraires datant essentiellement des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Ces processus seront également envisagés sur le temps long, dans leurs permanences et leurs évolutions, dans une dernière partie qui nous conduira jusqu'à l'époque moderne.

### LA MÉMOIRE DU PRÉLAT AU SERVICE D'UN ORDRE RÉGULIER

#### MISES EN SCÈNE DANS L'ESPACE DE L'ÉGLISE

Les ordres réguliers ont pu instrumentaliser la mémoire de leurs membres ayant accédé aux plus hauts échelons de la hiérarchie ecclésiastique séculière, selon des stratégies liées à des enjeux spécifiques.

L'ordre des Frères prêcheurs a très vite intégré dans la construction de son identité l'exaltation des « hommes illustres ». Anne Reltgen-Tallon a bien mis en

évidence comment les prélats — les évêques, mais plus encore les papes et les cardinaux — ont été inclus dans le panthéon dominicain, au même titre que les martyrs et les théologiens, quand bien même ils semblent moins étroitement liés que ces deux dernières catégories à l'identité d'un ordre de prédicateurs occupés à combattre l'hérésie<sup>1</sup>. En réalité, la mise en valeur des frères ayant occupé des charges importantes dans la hiérarchie ecclésiastique participe d'une revendication de légitimité. Celle-ci est particulièrement forte au XIII<sup>e</sup> siècle, dans un contexte de conflit avec une partie du clergé séculier et de rivalité avec les autres ordres « mendiants », au premier rang desquels celui des Frères mineurs. Le discours qui s'élabore autour de la mémoire des prélats de l'ordre est donc polysémique, adressé à la fois à la communauté des frères et à l'extérieur : le prélat défunt est un *exemplum* pour ses frères et, dans le même temps, il manifeste par sa sainteté que l'ordre est le chemin le plus sûr vers le Salut, voire même qu'il est un instrument du dessein divin.

La volonté de conférer un statut exemplaire aux cardinaux de l'ordre est manifeste dans la pérennisation de leur présence au sein de la communauté, à travers une tombe au sol placée dans le chœur. Alors que les Frères mineurs accueillent dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle les tombes d'étrangers à l'ordre dans l'*ecclesia fratrum*, espace où se trouve le chœur des frères et l'autel majeur, séparé par un jubé de l'*ecclesia laicorum*, les Frères prêcheurs maintiennent au moins jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle l'exclusivité de l'*ecclesia fratrum* pour les tombes de frères illustres<sup>2</sup>. Le modèle du fondateur n'y est sûrement pas étranger : en effet, saint Dominique avait été inhumé selon son souhait « sous les pieds des frères » dans l'église de son ordre à Bologne, avant que son corps ne soit transféré dans une *arca* devant le jubé en 1233 pour encourager la dévotion des fidèles<sup>3</sup>. Dans les églises dominicaines qui reçoivent des sépultures de cardinaux au XIII<sup>e</sup> siècle, une claire séparation est visible entre les tombes de prélats étrangers à l'ordre, placées dans la nef, et les celles de prélats de l'ordre qui sont systématiquement des plates-tombes situées dans l'*ecclesia fratrum*. Ainsi, dans l'église Saint-Dominique d'Orvieto, les cardinaux dominicains Hugues de Saint-Cher († 1263) et Annibaldo Annibaldi della Molarà († 1272) trouvèrent sépulture dans l'*ecclesia fratrum*, tandis qu'Eudes de Châteauroux († 1273) et Guillaume de Bray († 1282) — dont le somptueux monument sculpté par Arnolfo di Cambio est en partie conservé — furent enterrés dans une chapelle de la nef<sup>4</sup>. De même, à Lyon, le sanctuaire de l'église des Frères prêcheurs reçut la seconde sépulture de Hugues de Saint-Cher en 1264, tandis que les cardinaux piémontais Othon de Tonengo et Guillaume de Sabine, morts en 1251 après le concile réuni par Innocent IV, se trouvaient visiblement dans

<sup>1</sup> RELTGEN-TALLON, inédite, en particulier chap. x.

<sup>2</sup> MORVAN, 2014a.

<sup>3</sup> Lors de l'enquête bolonaise du procès de canonisation, frère Ventura da Verona affirme ainsi que saint Dominique, alors agonisant dans l'abbaye de Santa Maria del Monte, demanda à être déplacé dans le couvent de son ordre « pour qu'[il] ne soit inhumé nulle part ailleurs que sous les pieds de [s]es frères » (*Acta canonizationis S. Domenici*, éd. WALZ, 1935, p. 129).

<sup>4</sup> REFICE, 1996, pp. 13-26.

la nef (je reviendrai plus loin sur ces deux prélats)<sup>5</sup>. On peut citer enfin la plate-tombe en métal du cardinal dominicain Hugues Ayclin († 1297), qui se trouvait entre le chœur des frères et l'autel majeur dans l'église dominicaine de Sainte-Sabine à Rome, à côté de la magnifique plate tombe en mosaïque réalisée peu après pour le maître général de l'ordre Munoz de Zamora<sup>6</sup>.

Cette politique dominicaine de réunion des tombes de prélats de l'ordre entre le chœur et le sanctuaire rappelle le cas de l'abbatiale de Clairvaux, dont le sanctuaire devint dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle un mausolée des évêques et cardinaux de l'ordre de Cîteaux. Selon Alexandra Gajewski, cette mise en scène funéraire servait à la glorification de l'ordre et, dans le même temps, l'inhumation *ad sanctos*, auprès des reliques conservées dans le sanctuaire, contribuait à béatifier les prélats<sup>7</sup>.

#### MISES EN SCÈNE DANS LES TEXTES

Il a été abondamment souligné comment l'art funéraire qui se développe pour les évêques et les cardinaux à la fin du Moyen Âge se rapproche, par l'emplacement et par la forme des monuments, des stratégies de mise en valeur des tombes de saints<sup>8</sup>. À une époque où le statut de *sanctus/beatatus* se passe encore souvent d'une reconnaissance officielle, on observe dans les chroniques dominicaines une utilisation de *topoi* de la littérature hagiographique dans les récits mettant en scène la mort des prélats de l'ordre ou amis de l'ordre. Ainsi, les chroniqueurs dominicains Étienne de Salagnac et Henri de Herford racontent que le corps de Hugues de Saint-Cher, mort en 1263 à Orvieto, fut retrouvé « presque intact et sans signe de décomposition<sup>9</sup> » lorsqu'il fut déterré un an après pour être emmené à Lyon. De la même manière, la chronique du couvent d'Orvieto, rédigée dans les années 1340, conclut la biographie du cardinal dominicain Annibaldo Annibaldi della Molarà par ces mots : « pur, petit, tout entier saint, presque comme un ange il migra vers le Seigneur<sup>10</sup> ».

Cette « béatification littéraire » s'étend aussi aux prélats amis de l'ordre. Le récit de la mort du cardinal Guillaume de Sabine dans la *Chronica ordinis* de Gérard de Frachet en est un exemple frappant. Guillaume de Sabine était un prélat piémontais issu de l'ordre des Chartreux qui occupa le siège épiscopal de Modène avant d'être nommé cardinal évêque de Sabine en 1244<sup>11</sup>. Il aurait

<sup>5</sup> MORVAN, 2012 et 2014b.

<sup>6</sup> La tombe de Hugues Ayclin n'existe plus, mais elle est documentée par un dessin du XVII<sup>e</sup> siècle ; voir FEDERICI, GARMS, 2011, p. 279.

<sup>7</sup> GAJEWSKI, 2005.

<sup>8</sup> Voir par exemple LAUWERS, 1997, pp. 249-290 ; MARCOUX, inédite, pp. 356-357.

<sup>9</sup> « *Quasi integer et sine corruptione* » (QUÉTIF, ÉCHARD, *Scriptores ordinis praedicatorum*, p. 197) ; *Liber de rebus memorabilibus*, éd. POTTHAST, 1859, p. 200.

<sup>10</sup> « *Mundus, et parvus, et totus sanctus, quasi angelus migravit ad Dominum* » (JEAN MACTEI CACCIA, *Chronique du couvent*, éd. VIEL et GIRARDIN, 1907, pp. 32-33).

<sup>11</sup> Sur ce personnage, voir DONNER, 1929.

rencontré saint Dominique à Rome et devint ensuite un fervent soutien de son ordre : alors évêque de Modène, il assista notamment à la translation du corps de saint Dominique en 1233 et plaida pour sa canonisation. Le prélat est mis en scène à plusieurs reprises non seulement dans la *Chronica ordinis* de Géraud de Frachet dont il sera ici question, mais aussi dans un légendier compilé par Barthélémy de Trente (le *Liber epilogorum in gesta sanctorum*) et dans un recueil d'*exempla*, le *Bonum universale de apibus* de Thomas de Cantimpré : ces trois auteurs dominicains, qui écrivent tous dans les années 1240-1250, présentent Guillaume de Sabine comme un saint homme, fervent ami de l'ordre, et entretiennent même sciemment une ambiguïté sur son appartenance à l'ordre.

Sa mort occupe une place importante dans la *Chronica ordinis*, texte rédigé entre 1247 et 1252 par Géraud de Frachet comme annexe d'une chronique universelle, puis mis à jour en 1256 pour être ajouté aux *Vitae fratrum*<sup>12</sup>. Selon une pratique habituelle dans les chroniques du XIII<sup>e</sup> siècle, la stricte narration des faits s'interrompt pour laisser place à un véritable *exemplum*. Le récit se situe en mars 1251, au moment où la curie s'apprête à quitter Lyon pour regagner l'Italie. Alors que le cardinal de Sabine est préoccupé par les questions logistiques de son hébergement à Gênes, où la curie doit faire étape, son ami défunt quelques mois auparavant, le cardinal Othon de Tonengo, lui apparaît en songe pour lui annoncer qu'il ne doit pas se préoccuper pour son gîte car il ne quittera pas Lyon. Le cardinal de Sabine comprend le présage et se prépare calmement à la mort. Il décède en effet quelques jours après et est enterré dans l'église des Frères prêcheurs, près de son ami Othon. Guillaume de Sabine avait reçu un autre présage de sa mort avant ce songe. Lors de la consécration de l'église des Frères prêcheurs de Lyon, quarante jours avant son décès, le cardinal commet un lapsus : en oignant une croix, alors qu'il doit dire « je consacre cette église », il prononce les mots « je consacre ce tombeau ». La chronique précise que c'est justement sous cette croix qu'il est ensuite inhumé.

Les deux présages reçus par le cardinal contribuent à béatifier cet ami de l'ordre. Le premier est un *topos* de la littérature hagiographique : les apparitions de défunts jouissant déjà du séjour des bienheureux à des amis vertueux pour leur annoncer leur mort prochaine et leur permettre de s'y préparer sont en effet nombreuses dans les vies de saints, et notamment dans les *Vitae fratrum*<sup>13</sup>. Rappelons que cette œuvre, compilée par Géraud de Frachet à la demande de son ordre, met en scène des frères, souvent anonymes, dans une stratégie de construction d'une hagiographie collective. Le contexte du second présage reçu par Guillaume de Sabine fait de ce qui pourrait sembler une erreur de la part du cardinal une irruption du verbe de Dieu : en effet, la cérémonie de consécration a un caractère hautement sacré, puisqu'elle marque le moment où le divin s'incarne dans l'édifice, s'accompagnant d'ailleurs souvent de miracles dans les récits médiévaux.

Par cet *exemplum* inséré dans sa chronique, Géraud de Frachet inclut donc deux cardinaux amis de l'ordre dans sa construction d'une hagiographie col-

<sup>12</sup> GÉRAUD DE FRACHET, *Vitae fratrum*, éd. REICHERT, 1896, pp. 333-335. Sur la chronologie de composition de la *Chronica ordinis*, voir TUGWELL, 2001.

<sup>13</sup> Voir en particulier partie v, chap. III, « De diversis visionibus in morte fratrum ».

lective. La mort annoncée et préparée de Guillaume de Sabine s'oppose à la « mort subite » — en soi infamante au Moyen Âge<sup>14</sup> — qui frappe les ennemis de l'ordre dans les *Vitae fratrum* ou dans le *Bonum universale de apibus*, apparaissant comme autant de manifestations de la protection divine dont jouissent les Frères prêcheurs<sup>15</sup>.

#### LA MÉMOIRE DU PRÉLAT AU SERVICE D'UNE LIGNÉE

La filiation biologique guide aussi les choix d'emplacement et de forme des tombes de prélats. L'appartenance à une lignée s'affiche sur la tombe (qu'il s'agisse d'une tombe au sol ou d'un enfeu) à travers les armoiries familiales, souvent répétées à plusieurs reprises, et parfois combinées avec celles de l'évêché occupé par le défunt. C'est par exemple le cas sur la tombe du cardinal Pierre de la Jugie († 1376), dans la cathédrale de Narbonne : les écus armoriés qui figurent sur les clefs de voûte et dans les écoinçons des arcades qui ornent le soubassement, rendus en partie illisibles par les bûchages révolutionnaires, mais connus par les dessins de la collection Gaignières, incluent au moins les armes personnelles du prélat et celles de l'archevêché de Narbonne<sup>16</sup> (fig. 1, p. 342).

Malgré l'absence de descendance directe, les prélats sont souvent insérés dans des processus mémoriels familiaux similaires à ceux des princes laïques, à la différence que la lignée mise en valeur dans ce cas est souvent indirecte et masculine, puisqu'il s'agit du couple oncle-neveu. Ce rapport d'oncle à neveu joue un rôle important dans les carrières ecclésiastiques — déjà, au XIII<sup>e</sup> siècle, le frère mineur Salimbene de Adam critiquait avec virulence dans sa chronique le « népotisme » des souverains pontifes<sup>17</sup>. Il perdure souvent *post mortem* avec une réunion des sépultures. Ainsi, un neveu de Boniface VIII fut inhumé en 1296 devant l'autel de la chapelle funéraire voulue par le pape Caetani à Saint-Pierre, et commencée dès son accession au trône pontifical en décembre 1294<sup>18</sup>. De même, selon le témoignage et le dessin du bollandiste Daniel Papebroch publiés en 1685, il semblerait que le gisant alors situé au pied de la tombe du pape Clément IV dans l'église dominicaine de Santa Maria in Gradi à Viterbe soit celui de son neveu Pierre le Gros<sup>19</sup>. Les deux monuments funéraires se trouvent depuis 1885 dans l'église de San Francesco alla Rocca, à Viterbe (fig. 2, p. 343).

<sup>14</sup> ARIÈS, 1977, pp. 13-20.

<sup>15</sup> Voir par exemple la mort du cardinal Pietro di Collemezzo chez Thomas de Cantimpré (THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Bonum universale*, éd. COLVENEER, 1627, pp. 184-186) et celle du pape Innocent IV, honni par les ordres mendiants pour avoir promulgué la bulle *Etsi animarum*, chez le même auteur (*ibid.*, pp. 173-174) et chez Gérard de Frachet (GÉRAUD DE FRACHET, *Vitae fratrum*, éd. REICHERT, 1896, p. 57).

<sup>16</sup> PRADALIER-SCHLUMBERGER, 1998, pp. 309-320 ; JALABERT, 2009, pp. 56-57.

<sup>17</sup> SALIMBENE DE ADAM, *Cronica*, éd. SCALIA, 1998-1999, pp. 259-260.

<sup>18</sup> GRIMALDI, *Descrizione della basilica*, éd. NIGGL, 1972, pp. 37-46.

<sup>19</sup> GARDNER, 1992, p. 76, n. 71 ; D'ACHILLE, 1996, pp. 142-145.



FIG. 1. — Tombe du cardinal Pierre de la Jugie († 1376),  
cathédrale Saint-Just, Narbonne

Cliché : Markus Schlicht.



FIG. 2. — Tombes du pape Clément IV (†1268) et de son neveu Pierre le Gros, San Francesco alla Rocca, Viterbe

Cliché : Haude Morvan.

C'est en revanche un discours familial beaucoup plus complexe qui se développe sur la tombe du cardinal dominicain Hugues Aycelin dans l'église de son ordre à Clermont. Les restes du prélat mort à Rome en 1297 furent ramenés dans un second temps dans son Auvergne natale, conformément à ses dispositions testamentaires. Un magnifique enfeu fut réalisé pour marquer sa deuxième sépulture. Une partie du monument a disparu, mais elle est connue par une description du XVII<sup>e</sup> siècle due à François Duchesne : une caisse en métal émaillé, comportant une effigie du défunt entourée d'écus armoriés sur le couvercle et, sur le devant, un cortège de clercs et de laïcs sous des arcades reposait sur un soubassement en pierre où étaient représentés sept frères prêcheurs veillant le corps du cardinal, lui-même allongé sur un lit de parade (fig. 3).



FIG. 3. — Restitution des parties disparues de la tombe du cardinal Hugues Aycelin († 1297), réalisée entre 1307 et 1311, dans l'ancienne église des Frères prêcheurs de Clermont

Restitution : Haude Morvan et Thibault Moinard.

Le reste du monument est relativement bien conservé, même s'il a fait l'objet de lourdes restaurations au XIX<sup>e</sup> siècle. Il est constitué d'un haut baldaquin sculpté et peint, avec des bas-reliefs sur le fond de l'enfeu, qui figurent sous des arcades plusieurs membres religieux et laïcs de la famille du défunt (notamment l'archevêque Gilles Aycelin, au centre, bénissant le corps de son frère), ainsi qu'une scène d'*elevatio animae*. Les écus et losanges armoriés sont omniprésents sur ce monument : ils sont plus de deux cents à remplir les écoinçons des arcades, l'intrados de l'enfeu, les piliers du baldaquin, répétant au moins une vingtaine d'armoiries différentes (fig. 4).

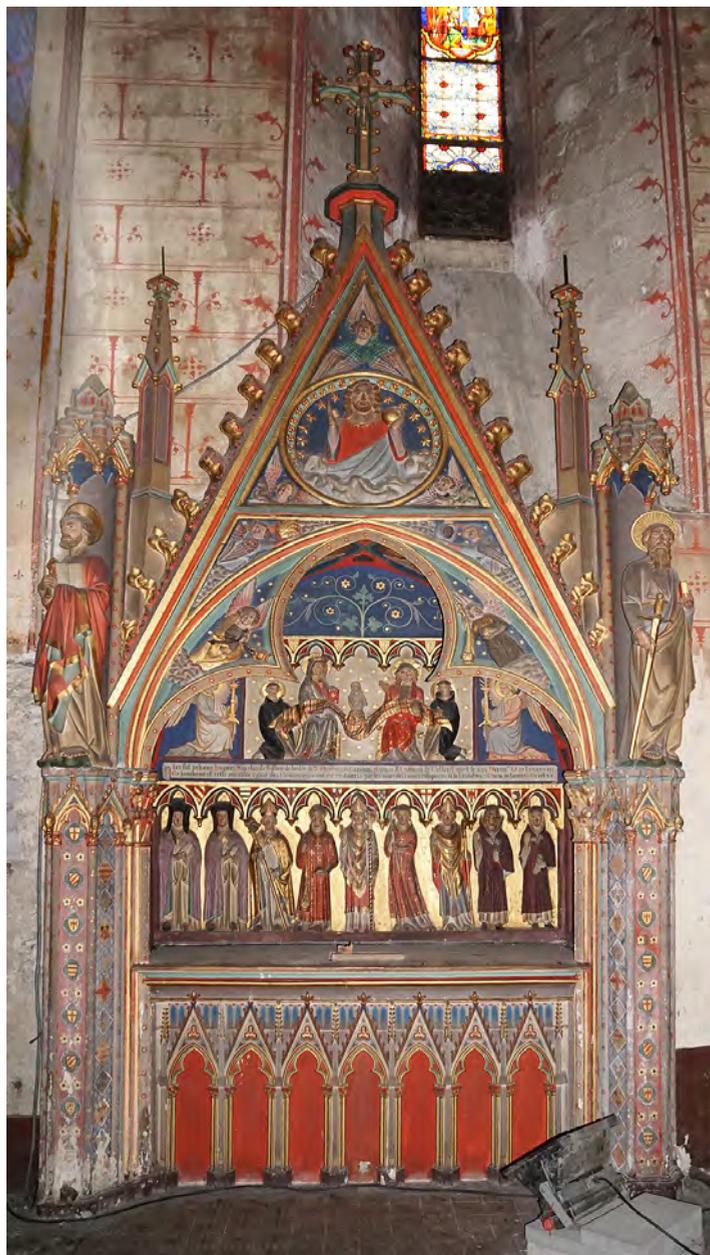


FIG. 4. — Tombe du cardinal Hugues Aycelin († 1297), 1307-1311, ancienne église des Frères prêcheurs, Clermont

Cliché : Haude Morvan.

Dans un article récent, j'ai confirmé l'hypothèse de Julian Gardner selon laquelle le commanditaire du tombeau serait le frère du cardinal, l'archevêque Gilles Aycelin, et j'ai proposé de dater sa réalisation entre 1307 et 1311<sup>20</sup>. Les conclusions présentées dans cet article montrent qu'il s'agit d'un monument dont l'enjeu dépasse la simple mémoire individuelle pour célébrer l'ensemble de la famille Aycelin, petite famille seigneuriale d'Auvergne qui connut une ascension fulgurante grâce à son soutien à Philippe le Bel. Le choix du métal émaillé renvoie clairement à des tombeaux commandés par la famille capétienne et par les grandes familles duciales de son entourage. De même, on peut également identifier dans des tombes de princes laïques les modèles de la représentation du cortège familial réuni autour du défunt et du programme héraldique complexe, sans précédent sur une tombe d'ecclésiastique. À travers la répétition d'armes correspondant notamment aux charges occupées par les membres de la famille Aycelin (comme l'évêché de Clermont et l'archevêché de Narbonne), aux différentes branches de la famille (les armes des Aycelin apparaissent avec plusieurs brisures), aux familles alliées (en particulier les Flote), mais aussi à travers l'omniprésence des armes de France, ce programme met en valeur la lignée à laquelle appartient le défunt, ses membres illustres et son réseau de relations. Le monument funéraire du cardinal Aycelin constitue ainsi un exemple ultime de dissolution d'une identité individuelle dans une identité collective.

#### LES RÉSEAUX RÉGIONAUX ET L'ÉLECTION DE SÉPULTURE

En plus de la famille régulière et de la lignée, il est un troisième groupe qui guide les choix funéraires et les stratégies mémorielles : la « nation ». De même que les marchands et les étudiants s'organisent dans les grandes villes médiévales en *nationes*, les réseaux d'ecclésiastiques reposent souvent sur des logiques régionales.

Les liens d'amitié entre prélats compatriotes induisent parfois le choix d'emplacement de leur sépulture, qui plus est en terre étrangère, comme l'a montré l'exemple des cardinaux piémontais Guillaume de Sabine et Othon de Tonengo, inhumés l'un à côté de l'autre dans l'église dominicaine de Lyon. Une même explication peut être invoquée pour justifier le choix du cardinal Geoffroy de Bar († 1287) de reposer à Sainte-Praxède à Rome, église avec laquelle il n'avait aucun lien si ce n'est qu'un autre cardinal français, Ancher de Troyes, y avait été inhumé un an plus tôt. Si la tombe du second est toujours conservée, celle du premier est connue par un dessin du <sup>xvi</sup>e siècle<sup>21</sup>. Sur la tombe d'Ancher de Troyes, l'origine géographique du prélat est rendue manifeste par la présence de fleurs de lys sur le drap où repose le gisant (fig. 5).

<sup>20</sup> MORVAN, 2017.

<sup>21</sup> FEDERICI, GARMS, 2011, pp. 75-76.



FIG. 5. — Tombe du cardinal Ancher de Troyes († 1286), église Sainte-Praxède, Rome  
Cliché : Haude Morvan.

#### LA MÉMOIRE DU PRÉLAT AU SERVICE D'UNE ÉGLISE NATIONALE

L'instrumentalisation de la mémoire des prélats au service d'un discours national se développe à l'époque moderne, notamment en France, à l'âge du gallicanisme triomphant. Plusieurs ouvrages prosopographiques consacrés aux prélats français paraissent en France au xvii<sup>e</sup> siècle, tels que la *Gallia Purpurata* de Pierre Frizon (1638), l'*Histoire de tous les cardinaux françois de naissance* de François Duchesne (1660), ou les *Vitae paparum Avenionensium* d'Étienne Baluze (1693). Les enjeux d'érudition historique s'y mêlent à une volonté de nourrir les prétentions de la monarchie française face au Saint-Siège<sup>22</sup>. Les tombes sont utilisées à la fois comme source historique, les érudits faisant œuvre d'antiquaires, et, dans une tradition encore médiévale, comme *exemplum* moral. Prenons par exemple l'ouvrage de François Duchesne. Le volume principal, divisé en deux livres, comprend les biographies des cardinaux depuis le xi<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du Grand Schisme, avec des renvois marginaux aux sources réunies dans le volume annexe de *Preuves*. Cette rigueur scientifique, qui conduit à soumettre systématiquement à la critique du lecteur les sources originales, est toutefois étroitement imbriquée avec l'ambition apologétique.

<sup>22</sup> CHIFFOLEAU, 2008.

Dans ce contexte, les adjectifs utilisés de manière récurrente pour qualifier les tombeaux des cardinaux (« superbe mausolée », « magnifique tombeau ») doivent être considérés comme des jugements moins artistiques que moraux. C'est d'ailleurs ainsi que Duchesne justifie son excursus de cinq pages sur la tombe du cardinal Hugues Aycelin († 1297) dans l'église des frères prêcheurs de Clermont :

Je ne m'arrêterai pas dorénavant si longtemps à la description des tombeaux des princes de l'Église, quelques magnifiques qu'ils puissent être, parce que ce serait une chose hors de mon sujet. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de donner au public, quoiqu'assez succinctement, un échantillon de la beauté de celui du cardinal de Billom, afin que la postérité sache qu'on ne saurait trop révéler les cendres des hommes qui surpassent les autres en naissance et en vertu, et qui sont revêtus des premières et plus éclatantes dignités de l'Église, entre lesquels ce prélat a toujours paru comme une des premières lumières de son temps, par le progrès, la conduite et la fin de sa vie, et que, pour les enfermer dignement, il n'y a rien dans la nature d'assez relevé<sup>23</sup>.

Alors que se développent dans les cabinets de curiosités des érudits et antiquaires des galeries de portraits d'hommes illustres, Duchesne s'emploie à rassembler les « crayons » (c'est-à-dire les dessins) de tous les cardinaux dont il fait la biographie, tirés de représentations « au naturel » sur des vitraux ou des peintures, ou bien de leur gisant, et il les fait reproduire en exergue de chaque chapitre<sup>24</sup> (fig. 6).

Ainsi, les érudits de l'époque moderne comme François Duchesne perpétuent une pratique médiévale qui consiste à utiliser la mémoire des grands ecclésiastiques dans la construction d'une identité communautaire. Le discours porté par le monument funéraire prend son sens à l'échelle d'un ordre régulier, d'une famille, d'une nation, mais aussi à l'échelle de l'ensemble du peuple chrétien, puisque le prélat devient dans la mort un *exemplum* dont il convient d'imiter les vertus.

<sup>23</sup> DUCHESNE, *Histoire de tous les cardinaux français*, liv. II, p. 318.

<sup>24</sup> La description de cette entreprise de collectionneur occupe même la plus grande partie de la préface : « Cependant, le lecteur se tiendra, s'il lui plaît, pour averti, que la plus grande passion que j'ai eu dans cette entreprise, a été de pouvoir recouvrer de suite et sans interruption, les crayons de tous les cardinaux, dont les actions sont décrites en cette Histoire, soit qu'ils aient été peints au naturel pendant leur vivant, soit que l'on ait élevé quelques statues sur un piédestal à leur honneur, ou quelques superbes monuments à leur gloire, ou qu'ils aient été simplement gravés sur leurs tombes après leur mort, ou érigés sur quelques beaux mausolées, soit en marbre, en cuivre, ou en bronze, ou représentés dans les vitres des églises où ils ont fait du bien, ou possédé des bénéfices, ou conservés dans les Galeries des princes et des rois, sous lesquels ils ont dignement servi, ou dans les cabinets des curieux, qui font une recherche exacte de portraits ; et de n'épargner pour cet effet, ni la correspondance que j'ay pu avoir avec un nombre considérable des plus doctes de l'Europe, ni l'argent qu'il a fallu pour en faire la dépense depuis vingt ans entiers que je les amasse. » (*ibid.*, préface sans pagination).



FIG. 6. — Frontispice du chapitre sur le cardinal Pierre des Prés, reproduisant sa tombe dans la collégiale Saint-Martin à Montpezat-de-Quercy, dans François Duchesne, *Histoire de tous les cardinaux françois de naissance*, Paris, 1660, liv. II, p. 436.

Source : gallica.bnf.fr